

Agnès Blanche

Souvenir d'école

De 1957 à 1968 je fréquentais l'école des filles, de mon village, l'école Sainte Marie.

Mes frères, eux, allaient à l'école Saint Jean.

Mes parents fervents catholiques, bien que pas très à l'aise financièrement, tenaient à ce que leurs rejetons soient instruits dans des instituts religieux.

Sainte Marie se trouvait au fond d'une courte impasse. Vu la taille de l'école nous nous connaissions toutes, au début du moins, par la suite le village a pris de l'ampleur et est devenu une petite ville.

Le car de ramassage scolaire nous déposait en face de l'entrée, nous traversions un hall pour arriver dans la cour de récréation.

Elle me paraissait immense à cette époque là.

Sur la droite le préau avec des renforcements où nous jouions à la marelle et où nous avions accès au réfectoire.

En face un grand mur d'enceinte avec un banc en béton tout le long, coupé en son milieu par une grande fontaine surmontée d'une statue de Marie.

Quatre beaux platanes plantés aux quatre coins qui nous permettaient mille jeux.

À gauche, un autre préau toujours avec un banc en béton. En enfilade de ce préau les toilettes à la turque, les portes étaient d'un vert flamboyant et nous nous tenions la porte, à tour de rôle, comme il se doit malgré les targettes intérieures.

En face le bâtiment le plus important de l'école à un étage, il nous permettait de faire entre ses hautes fenêtres de magnifiques tournois de jeux de balles et de cordes à sauter.

J'étais d'un tempérament timide quasiment maladif et pendant très longtemps je n'osais pas me mêler aux jeux de mes camarades. Je me tenais, le plus souvent, droite sur le banc du fond en regardant inlassablement le jeu des autres enfants.

Un jour Chantal P., fille du drapier de la ville, se tourna vers moi et vers les camarades qui couraient en une course folle et dit « Et si nous jouions avec

elle » avec un grand sourire. Chantal avait de longues nattes brunes toujours bien coiffées. Je lui rendis son sourire et descendis du banc me mêlant aux autres. Depuis lors je ne suis plus jamais restée seule.

Je n'étais, sans doute, pas toujours d'une sagesse exemplaire, puisqu'un jour, lors de la récréation, je me suis retrouvée « au coin » sous le préau. La cloche ayant sonné, les élèves, en rang, défilaient derrière mon dos sans commentaire, en silence, sauf une, honte à moi, je me retournais d'une seule pièce lui tirant une langue la plus longue possible. Bien mal m'en avait pris, c'était la classe de Mademoiselle J. dont j'avais une peur bleue, elle me fit suivre sa classe et me mit sous son bureau tout au long du cours, les odeurs de craies et de bois cirés me venaient aux narines ainsi que les petits rires des élèves qui me parvenaient aux oreilles.

Cela n'en finissait pas, entre le bois du bureau et les jambes de la maîtresse je ne risquais pas de bouger le petit doigt. Enfin le cours prit fin et je pus me déplier sans dommage et sans plus de commentaire, du moins je le pensais.

L'affaire n'aurait pas été si grave pour moi si la fille à qui j'avais tiré la langue n'était autre que la belle fille de ma grand-tante. Inutile de dire que l'histoire fit le tour de la famille et du village. Ma grand-tante étant commerçante. Pourtant une personne adorable et que je regrette beaucoup. Depuis, fort heureusement, je m'en suis remise et je souris en écrivant ces mots. Que de rires, d'amitiés, les sœurs étaient bienveillantes et même si certains professeurs avaient de drôles de façon de nous remettre dans le droit chemin, je garde un excellent souvenir de ces années passées.

Merci